taque dont on devine le profil sur les poings du personnage de gauche doit être constitué, plutôt que par des cestes véritables, par des σφαῖραι, sortes de gants rembourrés enveloppant complètement la main et utilisés uniquement lors des exercices de palestre, à l'exclusion des combats réels.

II. — M. A. Dain expose comment il a été amené à intervenir dans un débat qui a opposé deux érudits : MM. Hollerer et Ch. Henry, sur *le passage de l'empereur Julien à Meudon ou à Meulan.*

Le document litigieux est une lettre attribuée à l'empereur Julien, publiée en français dans le n° 40 (1945) du *Bulletin de la Société des amis de Meudon.* Cette lettre aurait été trouvée en Turquie, lors d'un tremblement de terre, en 1939, et publiée par les soins d'une Université américaine. La lettre décrit les charmes d'un site proche de Paris, où M. Hollerer reconnaît Meudon, tandis que M. Ch. Henry opte pour Meulan, identifications l'une et l'autre peu en accord avec les données numériques et topographiques fournies par le document. M. A. Dain établit que la lettre publiée par le *Bulletin* de Meudon est un faux, fait sans grande habileté, avec des éléments empruntés mot à mot à la traduction française des *Lettres* de Julien de la collection Guillaume Budé (lettre 4 [ép. 46] à Évagrius, et pièce 168). M. A. Dain recherche, sans les trouver, les raisons qui, à une époque où le papier est précieux et où les chercheurs ont d'autres préoccupations, ont pu amener des érudits notables à produire un faux aussi inutile et à le discuter sérieusement.

— M. A. Piganiol, à qui n'avait pas échappé le rapprochement à faire avec la lettre à Évagrius, signale qu'on ne connaît pas d'antiquités gallo-romaines à Meudon, mais qu'il y a des vestiges de cette époque à Meulan. Lui aussi déplore sans l'expliquer la supercherie signalée.

III.

SÉANCE DU SAMEDI 10 MARS 1956.

Président : M. R. France.

Membres présents. — Mlle M.-Th. d'Alverny, MM. J. André, H. Bardon, Mlles C. Bémont, M. Bontemps, MM. J.-P. Boucher, A. Bourgery, P. Boyancé, A. Chastagnol, O. Chennevelle, R. Chevallier, Mme Collinet, M. P. Couissin, Mlle Coulon, MM. P. Courcelle, A. Dain, A. Diény, R. Dreyfus, Mlle J. Duchemin, P. Dufraigne, G. Dumézil, M. Durry, P.-M. Duval, A. Ernout, Mlle J. Ernst, MM. G. Fohlen, H. Frère, Mme M. Frézouls, MM. J. Gagé, E. Gerschel, R. Goujard, P. Grimal, J. Hellegouarc'h, N. Herescu, J. Heurgon, M. Hosotte, R. P. Hubert, P. Jal, P. Langlois, Mme P. Laurent-Schmob, Cl. Margueron, MM. J. Marou-

zeau, L. de Matos, G. Mauger, Mlle Y. Mestivier, MM. P. Michaud-Quantin, L. Nougaret, Mme S. Nougaret, MM. M. Pallottino, Ch. Parain, J. Perret, Mlle Pétré, MM. H. Pflaum, A. Piganiol, R. Poncelet, P. Pouthier, Mme V. Regnot, MM. J. Reinach, P. Riché, C. Rosset, R. Sindou, St. Skerlj, J. Soubiran, Fr. Ters, RR. PP. M. Testard, M. Verheijen, P. Wuilleumier, J. Zeiller.

Informations.

M. R. France, président, est heureux de souhaiter la bienvenue au professeur M. Pallottino, de l'Université de Rome, dont les recherches archéologiques et les publications, illustrées par expositions et conférences, suscitent un si vif intérêt pour l'étruscologie ; à M. St. Skerlj, professeur à l'Université de Ljubljana, qui, ancien élève de notre École des Hautes-Études, n'en a pas oublié le chemin ; à M. J. Gagé, qui vient d'inaugurer ses cours du Collège de France ; enfin, à plusieurs collègues de province : M. H. Bardon, de Poitiers, et M. J.-P. Boucher, de Lyon.

— M. J. Marouzeau signale quelques-uns des Congrès et Colloques en préparation pour la présente année : Réunion de la Görres-Gesellschaft à Francfort, Congrès des Sociétés savantes à Caen et Rouen, Conférences de l'Institut de droit romain à Paris, Congrès de la Franco-Ancienne à Dijon. Il propose à la Société d'inviter l'Association des Études grecques à une séance commune pour le mois d'avril.

Communications à l'ordre du jour.

M. J. Soubiran, attaché de recherches au C. N. R. S., étudie, à propos de l'élision, *la structure du vocabulaire latin.*

Il ne suffit pas de savoir qu'un poète présente 50 élisions en 100 vers pour connaître son attitude réelle vis-à-vis du procédé. Car la langue latine lui impose, au départ, une certaine fréquence en fonction du nombre de mots à initiale vocalique et du nombre de mots à finale élidable qu'elle comporte. L'application des formules du calcul des probabilités permet d'évaluer cette fréquence.

A. Le nombre de rencontres vocaliques probables dans un texte donné peut se déduire approximativement de formules assez simples. Certaines corrections doivent cependant y être apportées pour tenir compte du plus grand nombre possible de facteurs.

Tout compte fait, on ne peut douter que les poètes dactyliques aient eu une très nette tendance à éviter l'élision. Les chiffres suivants le prouvent :

Virgile (*Aen.* I), nombre probable :	714 ; nombre réel :	371
Lucain (*Phars.* III), nombre probable :	510 ; nombre réel :	105
Laus Pisonis, nombre probable :	184 ; nombre réel :	4

alors que chez les prosateurs les deux chiffres sont sensiblement égaux.

B. Pour éviter les rencontres vocaliques, deux procédés sont concurremment employés :

a) Réduction du nombre des initiales vocaliques et des finales élidables. Tandis que la langue latine (Pl., Cic., Cés.) présente en moyenne 360 mots sur 1.000 à initiale vocalique, Virgile n'en a que 317, Lucain et la *Laus Pisonis* 255.

Les finales élidables sont plus difficiles à écarter (contraintes de la flexion) ; néanmoins, les trois chiffres suivants sont significatifs : Plaute a 570 finales élidables sur 1.000 mots, Virgile 547, Lucain 495.

b) Disposition habile des mots à l'intérieur du vers. Cette action est aisément décelable dans le cas particulier suivant : les poètes accumulent en tête du vers les mots à initiale vocalique et en fin de vers les mots à finale élidable (sauf les brèves, pour des raisons métriques), éliminant ainsi des chances de rencontres intérieures.

Bien entendu, le choix du vocabulaire et son agencement sont simultanés dans la création poétique. Seules les nécessités de l'analyse obligent à les distinguer.

— M. R. France, président, se déclare impressionné par les statistiques que présente M. Soubiran ; il se demande quels rapports lient l'élision au rythme poétique, ce qui pose la question délicate de la prononciation des finales élidées.

— M. Perret hésite quelque peu à admettre le postulat selon lequel la proportion d'initiales vocaliques est approximativement la même pour chaque type prosodique. Il s'étonne, en outre, que de Plaute à Virgile on constate une telle différence dans la fréquence des initiales vocaliques en tête du vers, alors que cette place semble imposer à peu près partout des mots de type analogue (raisons syntaxiques dues à la coïncidence habituelle : début de vers = début de phrase ou de proposition).

— M. Marouzeau note cependant que cette coïncidence est loin d'être dominante. Il se demande, d'autre part, s'il ne serait pas possible d'expliquer la différence dans le traitement de l'élision de Plaute à Virgile soit par des considérations relatives au débit, soit par un traitement évolué de ce qu'on appelle l'individualité phonétique du mot.

— M. Soubiran pense aussi qu'il faut tenir compte de la différence des genres, comme y invite l'exemple d'Ennius, qui traite différemment tragédie et épopée.

II. — M. J. Marouzeau pose la question de savoir *comment il faut*

comprendre le qualificatif « optimus » dans les dédicaces à Jupiter : IOVI OPTVMO MAXIMO.

La traduction de *optimus* par « très bon » est susceptible d'induire en erreur, du fait qu'elle suggère d'attribuer à Jupiter la qualité que nous appelons bonté.

Le mot, dérivé de la racine qui exprime essentiellement l'idée de richesse, d'activité productrice, doit être rapproché de *ops* et de ses dérivés *opulentus*, *optimas*, etc. ; appliqué à Jupiter dans les textes les plus anciens, il ne contient que l'idée d'excellence et d'éminence.

Ops a été le nom d'une divinité qui est connue essentiellement comme déesse de l'abondance.

L'adjectif même auquel *optimus* sert de superlatif, *bonus*, a pour signification essentielle la richesse, l'excellence, la fertilité ou la fécondité ; ainsi dans la dénomination de la *Bona Dea*, qui n'est pas plus « la bonne déesse » que Jupiter n'est « le très bon ».

Le sens de « bienveillant, doué de bonté » semble avoir appartenu anciennement à *manus* ou *manis*, qui a fourni le nom des dieux *Mânes* = les Bons, ainsi nommés par antiphrase.

Il est possible que la disparition de ce mot ait déterminé une sorte de supplétivité de *bonus*, qui s'est trouvé peu à peu incliné vers le sens de « doué de bonté » ; sens très rarement attesté pendant tout le cours de l'époque républicaine, puis progressivement adopté et trouvant sa plus grande extension à l'avènement du christianisme, qui fait de cette qualité l'apanage éminent du Dieu nouveau[1].

— MM. P. Boyancé et Hellegouarc'h présentent, en faveur de l'interprétation proposée, quelques observations empruntées au domaine de la religion et de la politique.

— M. A. Ernout y ajoute des confirmations de caractère linguistique, relatives en particulier au caractère aberrant des degrés de comparaison du groupe de *bonus*, et appelle l'attention sur le sens qu'on peut attribuer au qualificatif dans l'inscription dite de *Duenos*.

— M. A. Bourgery signale le commentaire que Cicéron fait dans le *De natura deorum* du qualificatif *optimus*. M. Marouzeau estime que, dans ce passage, comme dans un autre du *Pro domo*, Cicéron ou son porte-parole interprète le mot en faveur d'une argumentation tendancieuse de polémiste plutôt qu'en vertu d'une tradition religieuse.

III. — M. J. Marouzeau soumet à la Société les termes d'une enquête instituée par l'Unesco sur *la place et le rôle de la culture classique et humaniste dans la vie culturelle d'aujourd'hui.*

1. Le texte développé de cette communication sera publié dans les *Mélanges J. Björck*.

Un Rapport a été adressé à cet effet par le *Conseil international de la philosophie et des sciences humaines* aux divers organismes intéressés. Les avis fournis éventuellement par notre Société pourront être centralisés par l'Administrateur pour être présentés, sur la demande de Mlle Ernst, secrétaire général de la *Fédération internationale des études classiques*, à la prochaine Assemblée générale de cette Fédération.

M. Marouzeau donne connaissance des parties essentielles de ce Rapport, et le Président ouvre la discussion.

Diverses observations préalables sont présentées, qui tendent à circonscrire l'objet du débat. M. Marouzeau tente d'en préciser le sens en faisant observer que :

1) Il s'agit essentiellement du rôle de la culture classique et humaniste dans le monde d'aujourd'hui, indépendamment des problèmes relatifs à l'enseignement et particulièrement à l'enseignement des langues ;

2) Le Rapport s'abstient de définir ce qu'il faut entendre par « humanisme classique », ou du moins semble admettre que la formule peut s'appliquer à toute tradition valable de tout groupe culturel, si bien que, par exemple, l'humanisme dit occidental, fondé sur la tradition gréco-latine, ne représenterait qu'un cas particulier du problème envisagé ;

3) Les limites chronologiques de ce qu'on appelle le passé culturel ne sont pas définies, si bien que, par exemple, en ce qui concerne notre Occident, la question reste posée de savoir si la définition de l'humanisme comprend essentiellement le contenu culturel des siècles de l'antiquité ou doit s'étendre aux civilisations qui en sont les héritières.

Cette orientation étant admise, il apparaît qu'une fraction de séance est très insuffisante pour donner au débat l'ampleur nécessaire, et M. Marouzeau propose de recueillir les observations qui pourraient lui être transmises par écrit.

— Diverses observations de MM. P. Boyancé, A. Dain et de Mlle Desport donnent lieu à quelques éclaircissements de la part de Mlle J. Ernst.

— La séance est suivie d'une réunion dans les locaux de l'Institut de latin, où la Société se fait un plaisir d'offrir un goûter-apéritif aux nombreux assistants, particulièrement en l'honneur de nos hôtes occasionnels. M. M. Durry, directeur de la Section de latin, souhaite à tous la bienvenue ; M. J. Marouzeau adresse quelques mots à nos collègues étrangers, et le professeur M. Pallottino y répond par une allocution amicale.